COMPTE-RENDU, Opéra. ANGERS NANTES OPERA, le 7 octobre 2018. Aleko / Iolanta. Bolshoï Minsk

COMPTE-RENDU, Opéra. ANGERS NANTES OPERA, le 7 octobre 2018. Rachmaninov : Aleko / Tchaïkovski : Iolanta (version de concert). Solistes du Bolshoï Minsk / Choeur d'Angers Nantes Opéra, Choeur Mélisme(s). Andreï Galanov, direction. En une soirée, deux ouvrages lyriques s'enchaînent offrant une plongée forte et franche dans l'opéra russe romantique tardif. Créés successivement en 1892 et 1893, **Iolanta** et **Aleko** partagent en dépit de la singularité de leurs géniteurs, Tchaikovski et Rachmaninov, une évidente parenté sonore, expressive, vocale. La troupe invitée par Alain Surrans défend et projette un chant passionné voire éruptif, auquel il est difficile, surtout dans la configuration requise (version de concert, détails lire plus loin) de rester insensible. Pour l'ouverture de sa saison lyrique, **Angers Nantes Opéra** sait nous surprendre et nous convaincre.

D'abord ALEKO. Bain d'opéra russe pour Angers Nantes opéra dans une formule chronologique complémentaire et passionnante. Écouter aujourd'hui l'un des opéras de jeunesse de Rachmaninov Aleko et le dernier de Tchaikovski, Iolanta, relève d'une intuition généreuse, aux repères esthétiques proches tant il y a bien proximité de climats jusqu'aux choix de la parure instrumentale (somptueuse) dont dans l'un et l'autre, la

clarinette ou le cor anglais, au relief mordant, crépusculaire, de velours… d'emblée le dépaysement est total sur le plan sonore tant du jeune Rachmaninov au dernier Tchaikovski, couleurs et ombres, harmonie et chant n'ont absolument rien de commun avec le répertoire habituel écouté en Europe ou en Amérique ; l'opéra russe est un continent à part et l'on salue **Alain Surrans**, nouveau directeur des lieux, de nous avoir fait partager les bienfaits de cette immersion totale et réussie en bien des aspects.

Première production d'Angers Nantes Opéra saison 2018 – 2019 SÉDUCTION & FRANCHISE DE L'OPERA RUSSE

ALEKO est une partition, qui pourrait être la « soeur » de *Carmen* de Bizet (1875), mais postérieure (créée en mai 1893) ; les deux opus convoquent le peuple gitan (échappée exotique en vogue alors). Ils mettent en lumière la liberté sauvage, radicale, passionnelle de l'amour. Si Zemfira et le jeune gitan s'aiment sans contraintes, ils en paient le prix fort car Aleko, l'époux de la jeune femme, les tuent… tous les deux. L'histoire est en somme banale, c'est un crime passionnel comme on en voit beaucoup à l'opéra, mais elle a le mérite de révéler l'exceptionnelle invention et l'imagination orchestrale d'un jeune compositeur, alors couronné de prix au Conservatoire de Moscou, estimé même de Tchaikovski ; la filiation entre eux est avérée ; elle renforce la pertinence d'avoir programmé leur ouvrages respectifs en une même soirée.
L'action se déroule pendant une nuit entière, les cadavres gisant à l'aube, découverts par un peuple pourtant « gentil et généreux »; et dans les faits, déconcerté. Qui d'ailleurs condamne la colère criminelle d'Aleko car son coeur noir ne

correspond pas à la qualité morale du collectif ainsi magnifié par le jeune compositeur.

Sur le plan orchestral, la partition est de bout en bout captivante, conçue telle un ample *notturno* tragique ; séduisant voire captivant, en particulier grâce aux couleurs fauves de l'orchestre et à la participation régulière du choeur (les gitans qui sont les témoins du drame et son déroulement fatal). Si l'on rappelle les autres ouvrages lyriques du jeune Rachmaninov,- autres joyaux absolus, tels *Le chevalier ladre* et *Francesca da Rimini*, le génie dramatique de celui qu'avait adoubé directement Tchaikovski, s'impose immédiatement, par son sens du climat et des atmosphères éperdues et tendres, – quand paraissent les deux amants-; quand Aleko surtout évoque l'amour perdu de sa femme à présent déloyale… Mais le jeune auteur sait essentiellement construire les ensembles solistes et choeurs, solidement soutenus par un orchestre toujours souple et scintillant. En cela la direction du chef requis, **Andreï Galanov** s'avère très efficace, exploitant de somptueux coloris en particulier chez les cuivres et l'harmonie des vents (instrumentistes de **l'Orchestre Symphonique de Bretagne**).

Le plateau est servi par plusieurs jeunes tempéraments plutôt intenses qui forcent parfois la caractérisation dans le sens de la puissance moins de la psychologie, ce qui contredit souvent le travail de l'orchestre et du chef, eux tout en détails, en nuances. Le dispositif qui place les musiciens en fond de scène et place les voix au devant de la salle, favorise la projection du chant et des solistes et des choeurs ce qui comble évidemment les amateurs de décibels en particulier dans les finales. C'est aussi un relief décuplé pour le texte dont on savoure alors l'articulation et les couleurs si spécifiques.
Saluons parmi la troupe de chanteurs venus du Bolshoï de Minsk, la Zemfira ardente, aussi passionnée et féline, provocatrice et mordante que Carmen (**Anastassia Moskvina**) ; la

noblesse percutante du vieux gitan (**Vladimir Petrov**), l'Aleko parfois trop lisse du baryton **Vladimir Gromov** (en particulier dans la scène des deux crimes ; photo ci dessus)…

La force du spectacle se concentre sur l'exposition des voix que favorise le dispositif scénique. Pas de mise en scène mais une immersion directe dans ce chant russe puissant, caverneux, guttural, taillé pour l'exacerbation des passions radicales et que seuls des chanteurs familiers de ce répertoire, savent maîtriser en expressivité comme en franchise. D'autant que **le Choeur d'Angers Nantes Opéra** et les membres de **Mélisme(s)** relèvent eux aussi le défi du style russe, se distinguant tout autant par leur implication. On est pris voire envoûté par la flamboyance orchestrale, la véhémence vocale, cette implication collective que renforce encore la troupe de chanteurs russes invitée à défendre un répertoire qui est leur terreau naturel. Captivant.

IOLANTA. Le cas de Iolanta est plus intéressant encore car il s'agit de l'oeuvre ultime d'un compositeur sûr, au parcours couronné de succès et d'estime à l'opéra comme au ballet. Comme pour enrichir encore la vaste galerie de portraits féminins développés par nombre de compositeurs au XIXe, Tchaïkovski façonne un très subtile portrait de femme, séquestrée, aveugle donc dépendante, tenue dans l'ombre et entièrement soumise à l'autorité paternelle qui choisit de la tenir ignorante de son propre handicap. Iolanta ignore ce qu'est la lumière et les couleurs ; elle pense même que les yeux ne servent qu'à… pleurer. Ce qu'elle fait au début de l'action sans comprendre réellement quelle est la cause de sa souffrance. Voilà présenté le cas d'une jeune femme qui ne vit pas pour elle-même, mais existe à travers les autres.

Un symbole d’emprisonnement inouï qui renvoie à l’actualité la plus récente. Le rapport au père, l’hypocrisie de son monde qui se résume à une colonie d’aimables suivantes qui l’assistent en tout, et l’endorment dans des vapeurs florales (ce qui nous vaut un tableau collectif et musical particulièrement réussi, bel emblème d’angélisme trompeur dont Tchaikovski a toujours eu le secret).
La valeur de la partition tient au personnage même de Iolanta, son parcours pendant l’action, profil suffisamment affiné pour être aujourd’hui défendue par les grandes sopranos de l’heure de Sonya Yoncheva à **Anna Netrebko**, laquelle demeure seule à ce

jour, à maîtriser idéalement la juvénilité et la dignité comme la noblesse d'âme du rôle-titre. Et dans une articulation linguistique idoine.
Néanmoins la soprano de ce soir (sincère et franche **Iryna Kuchynskaya**) n'a rien à envier à ses consoeurs autant dans la sincérité de l'émission que le jeu progressif, qui de jeune vierge innocente devient femme volontaire décidant malgré le père, de sa propre guérison, des risques à vaincre pour s'émanciper.
Le changement et le moment de bascule de l'action est sa rencontre avec Vaudémont, chevalier ardent prêt à la sauver. Qui lui révèle les limites de son monde et aussi la nature de son handicap.

Le sujet n'est pas tant la guérison elle-même que le moment du choix, la volonté de couper le cordon d'avec le père, de se voir enfin telle qu'elle est. Un instant saisissant de vérité en un effet de miroir qui dans le final est amplement développé: à notre goût, d'une manière un peu pompier en un hymne sacré qui rend soudainement grâce à … Dieu.

Soulignons là aussi, la solidité des voix, leur immédiate vraisemblance. Un engagement de chaque mesure qui conduit aussi le choeur invité à partager une même implication.
On est d'abord convaincu par la modernité de l'ouverture uniquement pour vents et cuivres, d'une intensité intimiste et émotionnelle aussi prenante que celle de Cappriccio de Richard Strauss (laquelle est pour les cordes seules). De même, dans la construction dramatique, après l'exposition première de Iolanta, le duo des voix graves : entre le roi René (la basse **Andrei Valentii**) et le médecin maure Ibn-Hakia, venu la soigner (le baryton **Vladimir Gromov**, écouté déjà précédemment dans le rôle d'Aleko) ; puis les deux chevaliers, par lequel le changement et le dessillement (l'émancipation de l'héroïne) se produisent : l'incisif Vaudémont (le ténor **Victor Mendelev**) et son ami Robert de Bourgogne (le baryton bien timbré bien chantant **Ilya Silchukou**), initialement fiancé à Iolantha… sont

autant de séquences vocalement très intenses.

Des tempéraments tranchés, vifs, percutants, emblématiques de toute la production. Ici, dispositif qui éloigne l'orchestre et absence de mise en scène favorisent la très proche expressivité et **la présence des voix**. De fait les spectateurs du cycle, découvrent dans toute leur force d'émission et aussi d'intonation, les atouts d'une équipe russophone celle du **Bolchoï de Minsk** vivement engagée. C'est donc un somptueux diptyque qui ouvre la nouvelle saison d'Angers Nantes Opéra, dans deux œuvres fortes et puissantes de l'âme russe, défendues par une troupe expérimentée qui nous rappelle aussi la saisissante attractivité des voix, thématique qui est au coeur du projet culturel de la maison tricéphale à présent (associant Angers, Nantes, Rennes) portée par son nouveau directeur **Alain Surrans**.

COMPTE-RENDU, Opéra. ANGERS NANTES OPERA, le 7 octobre 2018. Rachmaninov : Aleko / Tchaïkovski : Iolanta (version de concert). Solistes du Bolshoï Minsk / Choeur d'Angers Nantes Opéra, Choeur de chambre Mélisme(s). Andreï Galanov, direction.

Prochaines productions lyriques à Angers, Nantes et Rennes :

The Beggar’s opera, à partir du 7 novembre ; l’oratorio San Giovanni Battista de Stradella, à partir du 9 novembre 2018…
Toutes les infos, les dates, horaires, lieux sur le site d’Angers Nantes Opéra
http://www.angers-nantes-opera.com

ALEKO
de Sergueï Rachmaninov
Opéra en 1 acte, sur un livret de Vladimir Nemirovitch-Dantchenko d’après Les Tsiganes de Pouchkine
Créé le 9 mai 1893 au Théâtre du Bolchoï de Moscou

IOLANTA
de Piotr Ilitch Tchaïkovski
Opéra en 1 acte, sur un livret de Modeste Tchaïkovski
Créé le 18 décembre 1892 au Théâtre Mariinsky de Saint-Pétersbourg

Opéras en russe avec surtitres en français
Durée estimée : 3h avec entracte

IOLANTA
René, roi de Provence : Andrei Valentii
Iolanta, sa fille aveugle : Iryna Kuchynskaya
Ibn Hakia : Vladimir Gromov
Robert, duc de Bourgogne : Ilya Silchukou
Le Chevalier Vaudémont : Victor Mendelev
Alméric : Aleksandre Gelakh
Bertrand : Vladimir Petrov
Martha : Natallia Akinina

ALEKO
Zemfira : Anastassia Moskvina
Aleko : Vladimir Gromov
Le vieux gitan : Vladimir Petrov

Le jeune gitan : Aleksandre Gelakh
La vieille gitane : Natallia Akinina

Orchestre symphonique de Bretagne
Chœur d'Angers Nantes Opéra – Direction Xavier Ribes
Chœur de chambre Mélisme(s) – Direction Gildas Pungier
Direction musicale : Andrei Galanov

Illustrations : photos Aleko / Iolanta © L Guizard Opéra de Rennes

---

Aleko et Francesca da Rimini de Rachmaninov à Nancy

Nancy. Rachmaninov : Aleko, F. Da Rimini. 6-15 février 2015. Superbe et heureuse surprise lyrique proposée par l'Opéra de Nancy : les opéras de Rachmaninov sont trop peu joués et pourtant d'un raffinement symphonique et crépusculaire, souvent saisissant. Aleko – opéra virtuose du jeune élève talentueux au Conservatoire de Moscou de 1893) et surtout le flamboyant Francesca da Rimini- composé en 1905, d'après le Vème chant de l'Enfer de Dante, dévoilent une facette méconnue de compositeur russe, son génie théâtral.

Nancy, Opéra de Lorraine
Les 6,8,10,12,15 février 2015
Calderon, Purcarete
Vinogradov, Maksutov, Sebesteyen, Gaskarova, Lifar – Gnidi, Maksutov, Vinogradov, Gaskarova, Liberman

Informations Réservations

Aleko, 1893

Aboutissement de son apprentissage au Conservatoire de Moscou, le jeune Rachmaninov doit composer un opéra d'après Pouchkine. Illivre la partition scintillante d'Aleko, d'un raffinement orchestral déjà sûr, égal des opéras les plus réussis de Tchaikovski, avec une science des transitions mélodiques et des climats, entre élégie poétique, ivresse sensuelle et vertiges amers rarement aussi bien enchaînés. En seulement 17 jours et suivant l'encouragement admiratif d'Arensky son professeur, Rachmaninov achève Alenko qui lui permet de remporter la grande médaille d'or, récompense prestigieuse qu'il récolte avec un an d'avance : c'est dire la précocité de son génie lyrique. Malgré l'enthousiasme immédiat de Tchaikovski dès la première à Moscou, Alenko sera ensuite rejeté par son auteur

qui le trouvait trop italianisant.

Proche de son sujet, immersion dans le monde tziganes où la liberté fait loi, Rachmaninov inspiré par un milieu d'une sensualité farouche, à la fois sauvage et brutale mais étincelante par ses accents orientalisants, favorise tout au long des 13 numéros de l'ouvrage, une succession de danses caractérisées, énergiquement associées, de choeurs très recueillis et présents, un orchestre déjà flamboyant qui annonce celui du Chevalier Ladre de 1906. Fidèle à son sens des contrastes, le jeune auteur fait succéder amples pages symphoniques et chorales à l'atmosphérisme envoûtant et duos d'amour entre les époux, d'un abandon extatique. Parmi les pages les plus abouties qui dépasse un simple exercice scolaire, citons la Cavatine pour voix de basse (que rendit célèbre Chaliapine, d'un feu irrésistible plein d'espérance et de désir inassouvi) ou la scène du berceau. e souvenant de Boris de Moussorsgki, la scène tragique s'achève sur un sublime chœur de compassion et de recueillement salvateur auquel répond les remords du jeune homme sur un rythme de marche grimaçante et languissante, avant que les bois ne marque la fin, à peine martelée, furtivement. La maturité dont fait preuve alors Rachmaninov est saisissante.

Synopsis

Carmen russe ? La passion rend fou… D'après Les Tziganes de Pouchkine, Alenko est un jeune homme que la vie de Bohème séduit irrésistiblement au point qu'il décide de vivre parmi les Tziganes. Surtout auprès de la belle Zemfira dont les infidélités le mène à la folie : possédé, Aleko tue la jeune femme, sirène fascinante et inaccessible, avant d'être rejeté par le clan qui l'avait accueilli. Le trame de l'action et la caractérisation des protagonistes rappelle évidemment Carmen de Bizet (1875), mais alors que le français se concentre sur le duo mezzo-soprano/ténor (Carmen, José), Rachmaninov choisit le timbre de baryton pour son héros tiraillé et bientôt meurtrier.

La figure de Francesca s'impose dans l'histoire des amants maudits magnifiques. Bien que mariée à Lanceotto, la jeune femme ne peut résister au frère de ce dernier : Paolo. La princesse de Rimini a inspiré de nombreux artistes surtout romantiques : les peintres (célèbre tableau de monsieur Ingres et de William Dyce en une claire nuit enchantée…) et les compositeurs tels Liszt (Dante Symphonie), Tchaikovski ou Ambroise Thomas sans omettre Riccardo Zandonai… La lecture qu'en offre Rachmaninov s'inscrit dans l'illustration tragique, ténébreuse, crépusculaire.

L'exceptionnel Francesca da Rimini opus 25 (1905) sur le livret de Modeste Tchaikovski, aux éclats crépusculaires … souligne combien Rachmaninov est un auteur taillé pour les atmosphères somptueusement fantastiques voire lugubres : pas d'échappée possible pour Francesca. La partition met en avant le génie symphonique de l'orchestrateur, sa capacité à saisir des ambiances sombres et mélancoliques que sous-tend cependant une réelle énergie tendre (ample et prophétique prélude, très

développé). Les profils psychologiques sont remarqualement caractérisés par un orchestre océanique qui fait souffler une houle flamboyante et introspective : difficile de résister au chant de Lanceotto Malatesta (baryton) chez qui s'embrase littéralement le feu dévorant du soupçon et de la jalousie.
En dépit d'un livret assez sommaire et très schématique de Modeste Tchaikovsky, la musique comble les vides criants du texte, développe de superbes variations symphoniques sur chaque situations en conflits opposant les deux amants ivres et impuissants face au venin de plus en plus menaçant de Lanceotto. Structuré en flasback, le livret mêle présent de l'action tragique et dramatique, et passé.
Le prologue évoque le premier et le second cercle des enfers que traverse Dante conduit par Virgile (comme dans le tableau de Delacroix où les deux sont sur la barque sur un océan inquiétant…). Dante aperçoit l'âme et les fantômes errants de Paolo et Francesca…

Au premier tableau, ans la palais Malatesta, le très grand monologue de Lanceotto Malatesta, solitaire, douloureux témoin d'un amour qu'il ne peut atténuer sans le détruire, se glisse l'amertume de Rachmaninov lui-même qui compose cette partie (1900) alors qu'il vit une profonde dépression après l'échec de sa première symphonie. Conflit entre rage et impuissance tenace face au destin qui renforce sa totale frustration : Francesca qu'il aime en aime un autre : son propre frère, Paolo. Toute la thématique de la malédiction se déploie ici avec des couleurs inouïes. Contraint de partir à la guerre, Lanceotto exprime néanmoins ses soupçons et sa colère démunie. Le meurtre est évacué en quelques mesures comme si l'opéra était plutôt centré sur le ressentiment du frère trahi et écarté : Lanceotto est le vrai

protagoniste de ce drame à la fois économe et fulgurant.
Dans le tableau II, en l'absence de son frère, le beau Paolo fait sa cour à Francesca en lui narrant subtilement l'histoire de Lancelot et de Guenièvre : adultère et trahison d'une force irrépressible au son de la harpe enchantée… Rachmaninov peint alors un superbe lieu d'amour enchanté : ce lieu même qu'évoque insidieusement Paolo, là où Guenièvre s'est donné au chevalier magnifique. Les deux s'embrassent quand surgit Lanceotto qui les poignarde de fureur.

L'Epilogue (avec son choeur surexpressif bouche fermée) évoque le retour de Dante conduit par Virgile hors du second cercle des Enfers. L'ouvrage s'achève ainsi dans les brumes du souvenir, de l'évocation fantomatique, comme un songe surnaturel.

CD. On ne saurait mieux conseiller la version signée il y a presque 20 ans, en 1996 par Neeme Järvi et le symphonique de Gothenburg (Decca) avec deux monstres sacrés du chant russe : le baryton ardent et noble Serguei Leiferkus (Lanceotto) et le ténor non moins hallucinant Serguei Larin dans le rôle éperdu de Paolo. Chacun éblouit dans la première et seconde partie. Il est temps de reconnaître le génie lyrique de Rachmaninov tel qu'il se dévoile dans ses pages hautement dramatiques. Certes la livret pêche mais la construction et l'intelligence musicale captivent de bout en bout : la fin précipite le drame, l'évocation des enfers de Dante offre une fresque symphonique avec chœur d'une évidente puissance poétique.

Les opéras de Rachmaninov : Aleko, Le Chevalier Ladre… Dossier spécial

Dossier. Les opéras de Serge Rachmaninov. A l'occasion de la parution chez Decca d'un coffret de 32 cd (Rachmaninov : the complete works, l'intégrale, Decca 32 cd, octobre 2014) regroupant tout l'œuvre du compositeur russe, toujours si mésestimé, classiquenews réouvre le débat du génie incompris, porteur d'authentique chefs d'oeuvres dont ses **4 opéras**, diversement livrés, certains incomplets dont *Monna Vanna* (seul subsiste le matériel du premier acte). D'*Aleko* et du *Chevalier ladre* à *Francesca da Rimini,* les opéras de Rachmaninov n'ont rien de ce post classicisme artificiel et sentimental, mais plutôt souligne le crépitement d'un auteur fasciné par les climats hallucinés et fantastiques, ceux exacerbés qui dans un style millimétré, retenu, pudique – proche de sa nature profonde- éclairent et révèlent la psyché secrète et souterraine des protagonistes…

Aleko, 1893

Aboutissement de son apprentissage au Conservatoire de Moscou, le jeune Rachmaninov doit composer un opéra d'après Pouchkine. Illivre la partition scintillante d'Aleko, d'un raffinement orchestral déjà sûr, égal des opéras les plus réussis de Tchaikovski, avec une science des transitions mélodiques et des climats, entre élégie poétique, ivresse sensuelle et vertiges amers rarement aussi bien enchaînés. En seulement 17 jours et suivant l'encouragement admiratif d'Arensky son professeur, Rachmaninov achève Alenko qui lui permet de remporter la grande médaille d'or, récompense prestigieuse qu'il récolte avec un an d'avance : c'est dire la précocité de son génie lyrique. Malgré l'enthousiasme immédiat de Tchaikovski dès la première à Moscou, Alenko sera ensuite rejeté par son auteur qui le trouvait trop italianisant.

Proche de son sujet, immersion dans le monde tziganes où la liberté fait loi, Rachmaninov inspiré par un milieu d'une sensualité farouche, à la fois sauvage et brutale mais étincelante par ses accents orientalisants, favorise tout au long des 13 numéros de l'ouvrage, une succession de danses caractérisées, énergiquement associées, de choeurs très recueillis et présents, un orchestre déjà flamboyant qui annonce celui du Chevalier Ladre de 1906. Fidèle à son sens des contrastes, le jeune auteur fait succéder amples pages symphoniques et chorales à l'atmosphérisme envoûtant et duos d'amour entre les époux, d'un abandon extatique. Parmi les pages les plus abouties qui dépasse un simple exercice scolaire, citons la Cavatine pour voix de basse (que rendit célèbre Chaliapine, d'un feu irrésistible plein d'espérance et de désir inassouvi) ou la scène du berceau. e souvenant de Boris de Moussorsgki, la scène tragique s'achève sur un sublime chœur de compassion et de recueillement salvateur auquel répond les remords du jeune homme sur un rythme de

marche grimaçante et languissante, avant que les bois ne marque la fin, à peine martelée, furtivement. La maturité dont fait preuve alors Rachmaninov est saisissante.

Synopsis

Carmen russe ? La passion rend fou… D'après Les Tziganes de Pouchkine, Alenko est un jeune homme que la vie de Bohème séduit irrésistiblement au point qu'il décide de vivre parmi les Tziganes. Surtout auprès de la belle Zemfira dont les infidélités le mène à la folie : possédé, Aleko tue la jeune femme, sirène fascinante et inaccessible, avant d'être rejeté par le clan qui l'avait accueilli. Le trame de l'action et la caractérisation des protagonistes rappelle évidemment Carmen de Bizet (1875), mais alors que le français se concentre sur le duo mezzo-soprano/ténor (Carmen, José), Rachmaninov choisit le timbre de baryton pour son héros tiraillé et bientôt meurtrier.

Le Chevalier ladre, 1906

Le Chevalier Ladre est créé au Théâtre Bolshoï le 24 janvier 1906 ; l'ouvrage taillé comme un diamant noir, semble exprimer au plus près la tension psychologique imaginée par Pouchkine dans sa chronique familiale, évocation noire et sombre, maudite, de la relation tragique d'un baron fortuné mais avare, et de son fils rattrapé par ses créanciers dont le Duc. L'efficacité du style lyrique de Rachmaninov s'y révèle idéale : dense, fulgurante, d'une flamboiement orchestral inouï, aussi noir et sombre voire lugubre, et même frappé par ce fantastique halluciné propre aux meilleures séquences de Tchaikovski.
Le baron est un émule d'Harpagon de Molière mais avec des éclairs de rage et de haine viscérale, Rachmaninov suivant de près le profil qu'en trace Pouchkine : une âme déchiré, aux abois, en panique, dont l'admirable monologue (grand air à l'origine écrit pour Fedor Chaliapine qui déclina la proposition de créer ce formidable personnage) éclaire les vertiges et la folie souterraine. Pas de femmes dans un univers, – comme La maison des morts de Janacek, et Billy Budd de Britten-, uniquement masculin, étouffant huit clos où la tension psychique et la violence affleurante révèle les personnalités. C'est ainsi le profil aigu, soupçonneux, un rien corrosif de l'usurier juif d'un héroïsme sadique trop heureux de contraindre une victime toute désignée qu'il soumet par l'argent.

Ayant eu le choc de Bayreuth, Rachmaninov façonne un nouvel orchestre miroitant, d'une richesse instrumentale inédite dont le raffinement exprime toutes les nuances de la psyché en effervescence : dans le fameux monologue du baron, l'orchestre s'écoule comme un torrent embrasé aux ondulations et scintillements wagénriens. Jamais trop dense, mais millimétrée, la partition révèle les grands chefs (encore rares comme Neeme Järvi qui se sont frotter au monde fascinant

des opéras de Rachmaninov). Jamais bavard, ou mécanique dans l'usage de formules russes folkloriques, le style de Rachmaninov exprime l'intensité des passions humaines avec une élégance et une pudeur qui n'appartiennent qu'à son puissant génie dramatique. L'inspiration du compositeur rejoint les grandes réussites de son catalogue symphonique : Symphonie n°2, l'Île des mort, Les cloches… Le Chevalier ladre relève et du poème symphonique avec voix, et de l'épure psychologique, tant le développement du tissu orchestral comme chez Wagner suit au plus près les enjeux dramatiques et l'évolution des personnages au cours de l'action. Tout converge vers la confrontation violente, sans issue du père et du fils. La caresse inquiétante des clarinettes, la morsures plus cyniques des hautbois, le hoquet ou les éclairs ténus des bassons composent avec le flot inquiétant des cordes, une houle imprévisible et envoûtante : ils indiquent une connaissance précise des possibilités de l'orchestre en un flux halluciné continu, proche du cauchemar éveillé ou de l'accomplissement d'une inéluctable et sourde malédiction. L'introduction du grand monologue du baron dont la folie affleure, est l'une des pages orchestrales les plus réussies de Rachmaninov, comme l'air dans sa totalité, écho très original du Boris de Moussorgski dont Rachmaninov a compris le schéma introspectif qui mène le héros rongé et tiraillé par ses démons invisibles, de l'hallucination à la transe : l'écriture âpre, mordante, expressionniste y exprime la destruction mentale et les dérèglements intérieurs dont est la proie l'avare dérisoire… Le climat qui y est peint est celui d'une tragédie fantastique et désespérée. D'une énergie noire, la partition s'achève sur une série de quatre accords qui claquent comme l'interruption providentielle d'un destin foudroyé. L'effet est toujours saisissant.

Synopsis

Inspiré du Chevalier Avare de Pouchkine (1830). Le baron, avare refuse de prêter à son fils la moindre de ses richesses : Albert démuni doit emprunter toujours, en particulier au

Duc. Quand une confrontation est inévitable entre le Duc, le baron et son fils, celui est violemment pris à partie par son père au bord de la folie qui l'accuse de vouloir l'assassiner… L'argent rend fou, le poison des richesses s'accomplit ici avec une violence terrifiante mais au final c'est le baron fragile psychiquement qui meurt d'une crise cardiaque…

Aleko
Opéra en un acte, sans numéro d'opus.Livret de V. Nemirovich-Dantchenko d'après le poème de Pouchkine, Les Gitans. Composé en avril 1892 pour l'examen final du conservatoire de Moscou.Première représentation à Moscou le 27 avril 1893 au Bolchoï sous la direction d'Altani.

Le Chevalier ladre
Opus 24, composé en 1903/1905.Opéra en trois actes, livret d'après PouchkineCommencé en août 1903. Terminé en février 1904.Première représentation à Moscou en janvier 1906 au Bolchoï sous la direction de Rachmaninov.

Francesca Da Rimini
Opus 25, composé en 1904/1905.Opéra en deux actes avec prologue et épilogue, livret de Modest I. Tchaïkovski d'après un épisode de l'Inferno de Dante (Vème chant). Première représentation à Moscou en janvier 1906 au Bolchoï, sous la direction de Rachmaninov (en même temps que Le chevalier Ladre).